



**ACADÉMIE
DE TOULOUSE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

**RÉCAPITULATIF DES ŒUVRES ET DES TEXTES
SESSION 2025 – VOIE TECHNOLOGIQUE**

Établissement : Lycée Alexis Monteil

Adresse : 14, rue Carnus 12 000 Rodez

Classe : Première 1STMG1

Nom du professeur de Lettres de la classe : M. Bousquet Jean-Charles

Nom et prénom du candidat :

**Œuvre choisie par le (la) candidat(e)
pour la seconde partie de l'épreuve :**

Auteur, titre, date, édition

OBJET D'ÉTUDE N° 1 : Le théâtre du XVIIe au XXe siècle

Œuvre intégrale choisie : Corneille, <i>Le Menteur</i> , 1644	
explication n° 1	Extrait : Acte I, Scène 3 de « Dorante : C'est l'effet du malheur » à « Clarisse : Nous en saurons, Monsieur, quelque jour davantage. Adieu ».
explication n° 2	Extrait : Acte II, scène 5 de « Dorante : Ce discours ennuyeux enfin se termina » à « ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir ».
Parcours associé : Mensonge et comédie.	
explication n° 1	Extrait : Molière, <i>Les Fourberies de Scapin</i> , 1671. Acte II, scène 6 de « Silvestre : Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante » à « Scapin : Plaît-il ? »
Lecture cursive proposée : Molière, <i>Les Fourberies de Scapin</i> , 1671.	

OBJET D'ÉTUDE N° 2 : La littérature d'idée du XVIe au XVIIIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Rabelais, <i>Gargantua</i> , 1542.	
explication n° 1	Extrait : Prologue de « Buveurs très illustres, et vous vérolés très précieux » à « les matières traitées ici ne sont pas si folâtres que le titre dessus le prétendait ».
explication n° 2	Extrait : Chapitre 23 de « Ensuite, il le soumit à un rythme de travail tel » à « qui relevaient tous de l'arithmétique ».
Parcours associé : La Bonne éducation.	
explication n° 1	Extrait : Érasme, <i>De l'éducation des enfants</i> , 1529. De « Tu vas me demander de t'indiquer les connaissances qui correspondent à l'esprit des enfants » à « la seule forme sous laquelle autrefois la philosophie se répandait dans le peuple. »
Lecture cursive proposée : Voltaire, <i>Candide</i> , 1759	

OBJET D'ÉTUDE N° 3 : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Arthur Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i> , 1870.	
explication n° 1	Extrait : « Le Dormeur du val ».
explication n° 2	Extrait : « Vénus Anadyomène ».
Parcours associé : Émancipations créatrices.	
explication n° 1	Charles Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i> , 1857. « Une Charogne ». De « Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme, » à « Seulement par le souvenir. »
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) :	

OBJET D'ÉTUDE N° 4 : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Collette, <i>Sido</i> , 1930, suivi des <i>Vrilles de la vigne</i> , 1908.	
explication n° 1	Extrait : <i>Sido</i> , 1930. Partie I, p. 37-38 de « Il y avait dans ce temps-là de grands hivers », à « une poignée de neige qu'elle venait de cueillir aux mains mêmes de l'Ouest rué sur notre jardin... »
explication n° 2	Extrait : <i>Sido</i> , 1930. Partie I, p. 39-40 de « Ma mère me laissait partir » à « cette gorgée imaginaire... ».
Parcours associé :	
explication n° 1	Extrait : Sylvain Tesson, <i>Sur les chemins noirs</i> , 2016. De « Ma jouissance se nourrissait du retour de mes forces ». à « La vie avait-elle plus de grâce depuis qu'elle transitait sur les écrans ? »
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Sylvain Tesson, <i>Sur les chemins noirs</i> , 2016.	

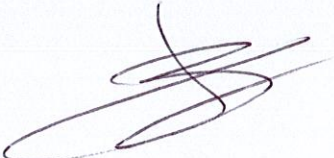
SITUATION PARTICULIÈRE DU CANDIDAT OU DE LA CLASSE, le cas échéant, et justification de la modification apportée au récapitulatif

Signature du chef d'établissement :

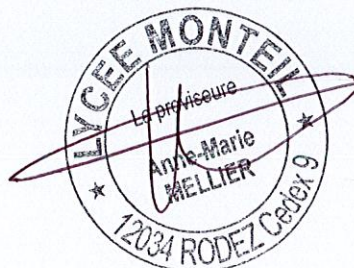
Récapitulatif arrêté à la date du : 9 mai 2025.

Nom et signature du professeur :

Jean-Charles Bousquet



Nom et signature du chef d'établissement :



Liste alphabétique des élèves		Œuvre choisie en vue de l'entretien
Nom	Prénom	Titre, Auteur
ABDOU	Imrane	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
ACILI KOKCU	Vildan	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
BLANC	Evan	Corneille, <i>Le Menteur</i>
BOUYGUES	Axel	Corneille, <i>Le Menteur</i>
CASTELLA	Tom	Corneille, <i>Le Menteur</i>
CHAPRON--DELTOUR	Julie	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
CHETTAH	Sami	Corneille, <i>Le Menteur</i>
CHOUNET	Raphaël	Corneille, <i>Le Menteur</i>
COARFA	Aida	Corneille, <i>Le Menteur</i>
COSTES AÏCHOUR	Enzo	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
DAUVILLAIRE	Maxence	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
DIABY	Souareba	Corneille, <i>Le Menteur</i>
DOS SANTOS--CHATELAIN	Ynes	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
FILIOL	Lukas	Corneille, <i>Le Menteur</i>
FLOTTES	Marcus	Corneille, <i>Le Menteur</i>
GABA	Evan	Corneille, <i>Le Menteur</i>
HERVIEU	Théo	Corneille, <i>Le Menteur</i>
ISSALIS	Flora	Corneille, <i>Le Menteur</i>
JERÔME	Thyméo	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
KNYAZ	Valeria	Corneille, <i>Le Menteur</i>
LAMIC	Noah	Corneille, <i>Le Menteur</i>
LOPEZ	Célia	Corneille, <i>Le Menteur</i>
MAJOREL	Ylan	Corneille, <i>Le Menteur</i>
MARTINEZ	Julie	Colette, <i>Sido</i>
OLLIVIER--RENUY	Carla	Corneille, <i>Le Menteur</i>
PEREZ	Chloé	Corneille, <i>Le Menteur</i>
PIRIOU	Julie	Rabelais, <i>Gargantua</i>
RAYNAL	Océane	Corneille, <i>Le Menteur</i>
RISPAL	Robin	Corneille, <i>Le Menteur</i>
ROUZEAU	Margot	
RUDELLE	Nirina	Corneille, <i>Le Menteur</i>
SABATHIER-LE-BAUX	Marion	Corneille, <i>Le Menteur</i>
SERVIENTIS	Lilou	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>
URSULE	Zélie	Corneille, <i>Le Menteur</i>
YDEE	Maé	Rimbaud, <i>Les Cahiers de Douai</i>

Séquence I : Arthur Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, 1870.

Parcours : Émancipations créatrices.

Texte 1 : Arthur Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, 1870.

Le Dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière

Accrochant follement aux herbes des haillons

D'argent; où le soleil, de la montagne fière,

Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

5 Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,

Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,

Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,

Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme

10 Sourirait un enfant malade, il fait un somme :

Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;

Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine

Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Texte 2 : Arthur Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, 1870.

Venus Anadyomène

Comme d'un cercueil vert en fer blanc, une tête

De femme à cheveux bruns fortement pommadés

D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,

Avec des déficits assez mal ravaudés ;

5 Puis le col gras et gris, les larges omoplates

Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort ;

Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor ;

La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût

10 Horrible étrangement ; on remarque surtout

Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Venus ;

– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe

Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

Texte 3 : Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal, 1857.

Une charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

- 5 Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

- 10 Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

- Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
15 La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

- Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
20 Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

- 25 Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

- Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
30 Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

[...]

Séquence II : Rabelais, Gargantua, 1542.

Parcours : Rire et Savoir.

Texte 4 : Érasme, *De l'éducation des enfants* (1529).

Tu vas me demander de t'indiquer les connaissances qui correspondent à l'esprit des enfants et qu'il faut leur infuser dès leur prime jeunesse. En premier lieu, la pratique des langues. Les tout-petits y accèdent sans aucun effort, alors que chez les adultes elle ne peut s'acquérir qu'au prix d'un grand effort. Les jeunes enfants y sont poussés, nous l'avons dit, par le plaisir naturel de l'imitation, dont nous voyons quelques

5 traces jusque chez les sansonnets et les perroquets. Et puis – rien de plus délicieux – les fables des poètes. Leurs séduisants attraits charment les oreilles enfantines, tandis que les adultes y trouvent le plus grand profit, pour la connaissance de la langue autant que pour la formation du jugement et de la richesse de l'expression. Quoi de plus plaisant à écouter pour un enfant que les apologues d'Ésope qui, par le rire et la fantaisie, n'en transmettent pas moins des préceptes philosophiques sérieux ? Le profit est le même avec les autres

10 fables des poètes anciens. L'enfant apprend que les compagnons d'Ulysse ont été transformés par l'art de Circé en pourceaux et en d'autres animaux. Le récit le fait rire mais, en même temps, il a retenu un principe fondamental de philosophie morale, à savoir : ceux qui ne sont pas gouvernés par la droite raison et se laissent emporter au gré de leurs passions ne sont pas des hommes mais des bêtes. Un stoïcien s'exprimerait-il plus gravement ? Et pourtant le même enseignement est donné par une fable amusante. Je ne veux

15 pas te retenir en multipliant les exemples, tant la chose est évidente. Mais quoi de plus gracieux qu'un poème bucolique ? Quoi de plus charmant qu'une comédie ? Fondée sur l'étude des caractères, elle fait impression sur les non-initiés et sur les enfants. Mais quelle somme de philosophie y trouve-t-on en se jouant ! Ajoute mille faits instructifs que l'on s'étonne de voir ignorés même aujourd'hui par ceux qui sont réputés les plus savants. On y rencontre enfin des sentences brèves et attrayantes du genre des proverbes et des mots

20 de personnages illustres, la seule forme sous laquelle autrefois la philosophie se répandait dans le peuple.

Texte 5 : Rabelais, *Gargantua*, 1542.

Prologue de l'auteur.

5 Buveurs très illustres, et vous vérolés très précieux, (car c'est à vous, et à nul autre, que sont dédiés mes écrits), Alcibiade, dans un dialogue de Platon, intitulé *Le Banquet*, louant son précepteur Socrate, qui est sans discussion le prince des Philosophes, dit, entre autres paroles qu'il est semblable aux silènes. Les Silènes étaient jadis de petites boîtes, comme nous en voyons à présent dans les boutiques des
10 apothicaires, sur lesquelles étaient peintes des figures comiques et frivoles, comme des harpies, des satyres, des oisons bridés, des lièvres cornus, des canes bâties, des boucs volants, des cerfs attelés, et telles autres figures représentées à plaisir pour exciter le monde à rire. Tel fut Silène, maître du bon Bacchus. Mais à l'intérieur on conservait les drogues fines, comme le baume, l'ambre gris, la cardamome, le musc, la civette, les pierreries en poudre, et autres choses précieuses. Alcibiade disait que Socrate était
15 pareil, parce qu'en le voyant du dehors et en l'estimant par son apparence extérieure, vous n'en auriez pas donné une pelure l'oignon, tant il était laid de corps et de maintien risible, le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fou, simple dans ses mœurs, rustique dans ses vêtements, pauvre de fortune, malheureux avec les femmes, inapte à toute fonction dans l'état, toujours riant, trinquant avec chacun, toujours plaisantant, toujours cachant son divin savoir. Mais en ouvrant cette boîte, vous y auriez trouvé une
20 drogue céleste et inappréciable : une intelligence plus qu'humaine, une force d'âme merveilleuse, un courage invincible, une sobriété sans égale, une égalité d'âme sans faille, une assurance parfaite, un mépris incroyable de tout ce pour quoi les humains veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent tellement.

À quel propos, à votre avis, tend ce prélude et coup d'essai ? Parce que vous, mes bons disciples, et quelques autres fous qui n'ont rien à faire, en lisant les joyeux titres de certains livres de notre invention,
25 comme *Gargantua*, *Pantagruel*, *Fessepinte*, *La Dignité des braguettes*, *Des pois au lard avec un commentaire*, etc., vous jugez trop facilement qu'ils ne traitent à l'intérieur que moqueries, folâtreries, et mensonges joyeux, puisque l'enseigne extérieure (c'est le titre), si on ne cherche pas plus loin, est communément reçue à dérision et rigolade. Mais il ne faut pas juger si légèrement les œuvres des humains. Car vous-mêmes vous dites que l'habit ne fait pas le moine, et tel est vêtu d'habits monacaux qui au-dedans
30 n'est rien moins que moine ; et tel est vêtu d'une cape à l'espagnole, qui dans son cœur n'appartient nullement à l'Espagne. C'est pourquoi il faut ouvrir le livre, et soigneusement peser ce qui y est raconté. Alors vous connaîtrez que la drogue qu'il contient est de bien autre valeur que ne le promettait la boîte. C'est-à-dire que les matières traitées ici ne sont pas si folâtres que le titre dessus le prétendait.

Texte 6 : Rabelais, *Gargantua*, 1542.

Extrait du chapitre 23.

Ensuite, il le soumit à un rythme de travail tel qu'il ne perdait pas une heure de la journée mais consacrait au contraire tout son temps aux Lettres et le savoir honnête.

5 Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin. Pendant qu'on le frictionnait, on lui lisait quelque page des Saintes Écritures, à voix haute et claire, avec la prononciation requise, et ce rôle était confié à un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes. Suivant le thème et le sujet de cette leçon, souvent il s'appliquait à révéler, adorer, prier, et supplier le bon Dieu dont la majesté et les merveilleux jugements apparaissaient à la lecture.

Puis il allait aux lieux secrets excréter le produit des digestions naturelles. Là, son précepteur répétait ce qu'on avait lu et lui expliquait les passages les plus obscurs et les plus difficiles.

10 En revenant, ils considéraient l'état du ciel, regardant s'il était comme ils l'avaient remarqué la veille au soir et en quels signes entraient le soleil, et aussi la lune, ce jour-là.

Cela fait, il était habillé, peigné, coiffé, apprêté et parfumé et, pendant ce temps, on lui répétait les leçons de la veille. Lui-même les récitait par cœur et y appliquait quelques cas pratiques concernant la condition humaine ; analyses qu'ils étendaient parfois jusqu'à deux ou trois heures, mais d'habitude ils s'arrêtaient quand il était complètement habillé.

Ensuite, pendant trois bonnes heures, on lui faisait la lecture.

15 Cela fait, ils sortaient, toujours en discutant du sujet de la lecture, et allaient faire du sport au Grand Braque ou dans les prés ; ils jouaient à la balle, à la paume, au ballon à trois, s'exerçant élégamment les corps, comme ils s'étaient auparavant exercé les âmes.

20 Tous leurs jeux n'étaient que liberté, car ils abandonnaient la partie quand il leur plaisait et ils s'arrêtaient en général quand la sueur leur coulait par le corps ou qu'ils ressentaient autrement la fatigue. Ils étaient alors très bien essuyés et frottés, ils changeaient de chemise, et en se promenant doucement, allaient voir si le dîner était prêt. Là, en attendant, ils récitaient à voix claire et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant, monsieur l'appétit venait et ils s'asseyaient à table au bon moment.

25 Au début du repas, on leur lisait quelque plaisante histoire des gestes anciennes, jusqu'à ce que qu'il ait pris son vin. Alors, si bon lui semblait, on poursuivait la lecture, ou ils commençaient à deviser ensemble, joyeusement, parlant (pendant les premiers mois) des vertus, propriétés, effets et nature de tout ce qui leur était servi à table. Du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines et de toutes leurs préparations. Ce faisant, Gargantua apprit en peu de temps tous les passages relatifs à ce sujet dans Plinie, Athénée, Dioscorides, Julius Polux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodores, Aristote, Elie et autres. Ils faisaient souvent, pour être plus sûrs, apporter les susdits livres à table. Et il retint si bien et si intégralement dans sa mémoire ce qui était dit, qu'aucun médecin d'alors ne
30 savait la moitié de ce qu'il savait.

Après, ils parlaient des leçons lues dans la matinée et, terminant le repas par quelque confiture de coings, se nettoyaient les dents avec un brin de lentisque, se lavaient les mains et les yeux de belle eau fraîche, et rendaient grâce à Dieu par quelque beau cantique fait à la louange de la munificence et de la bonté divines. Sur ce, on apportait des cartes, non pas pour jouer, mais pour apprendre mille petits amusements et inventions nouvelles qui relevaient tous de l'arithmétique. Par ce biais, il prit goût à cette sciences des nombres et, tous les jours, après le dîner et le souper, il y passait son temps avec autant de plaisir qu'il pouvait en prendre aux dés et aux cartes.

Séquence III : Corneille, *Le Menteur*, 1641.

Parcours : Mensonge et comédie.

Texte 7 : Corneille, *Le Menteur*, 1644.

Acte I, SCÈNE 3. Dorante, Clarice, Lucrece,
Isabelle, Cliton.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne :

Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,

C'est-à-dire du moins depuis un an entier,

5 Je suis et jour et nuit dedans votre quartier,

Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux

promenades,

Vous n'avez que de moi reçu des sérénades,

Et je n'ai pu trouver que cette occasion

10 À vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! Vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un

15 tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans

20 Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,

Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,

Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire,

Et même la Gazette a souvent divulgué...

CLITON, le tirant par la basque.

25 Savez-vous bien, Monsieur, que vous extravaguez

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

30 **DORANTE.**

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au Diable,

Vous en revîntes hier.

35 **DORANTE, à Cliton.**

Te tairas-tu, maraud ?

À Clarisse.

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut

Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice,

40 Et je suivrais encore un si noble exercice,

N'était que l'autre hiver, faisant ici ma Cour

Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.

Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes,

Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes,

45 Je leur livrai mon âme, et ce cœur généreux

Dès ce premier moment oublia tout pour eux.

Vaincre dans les combats, commander dans

l'Armée,

De mille exploits fameux enfler ma renommée,

50 Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir,

Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à Clarice, tout bas.

Madame, Alcippe vient, il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, Monsieur, quelque jour

davantage.

Adieu.

Texte 8 : Corneille, *Le Menteur*, 1644.

Acte II, SCÈNE 5. Géronte, Dorante, Cliton.

DORANTE.

Ce discours ennuyeux enfin se termina,
Le bonhomme partait quand ma montre sonna, 30
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
« Depuis quand cette montre ? Et qui vous l'a
5 donnée ?
– Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer, 35
N'ayant point d'horlogers au lieu de sa demeure :
Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
10 – Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main, mais, voyez ma disgrâce,
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin, le feu prend, le coup part ;
15 Jugez de notre trouble à ce triste hasard. 40
Elle tombe par terre, et moi, je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte,
Il appelle au secours, il crie à l'assassin,
Son fils et deux valets me coupent le chemin :
20 Furieux de ma perte, et combattant de rage, 45
Au milieu de tous trois je me faisais passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit,
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule, et rentre, alors Orphise,
25 De sa frayeur première aucunement remise, 50
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.

Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles,
Nous nous barricadons, et dans ce premier feu,
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille :
Alors me voyant pris, il fallut composer.

*Ici Clarice les voit de sa fenêtre, et Lucrece avec
Isabelle les voit aussi de la sienne.*

GÉRONTE.

C'est-à-dire en français qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit, seul avec elle,
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,
Le scandale était grand, son honneur se perdait,
À ne le faire pas ma tête en répondait,
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses
larmes,
À mon cœur amoureux étaient de nouveaux
charmes.
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

Texte 9 : Molière, *Les Fourberies de Scapin*, 1671.

Scapin enrôle Sylvestre dans cette scène pour soutirer de l'argent à Argante afin d'aider deux jeunes gens, dont son jeune maître, à réaliser leurs projets de mariage.

Acte II, Scène 6 : Silvestre, Argante, Scapin.

- SILVESTRE.
Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave. 25
- SCAPIN.
Pourquoi, Monsieur ?
- SILVESTRE.
Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur. 5
- SCAPIN.
Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop. 30
- SILVESTRE.
Par la mort, par la tête, par le ventre, si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif. 10
- Argante, pour n'être point vu, se tient, en tremblant, couvert de Scapin.*
- SCAPIN.
Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point. 35
- SILVESTRE.
Lui ? Lui ? Par le sang, par la tête, s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. Qui est cet homme-là ? 15
- SCAPIN. 40
Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.
- SILVESTRE.
N'est-ce point quelqu'un de ses amis ? 45
- SCAPIN.
Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital. 20
- SILVESTRE. 50
Son ennemi capital ?
- SCAPIN.
Oui.
- SILVESTRE.
Ah, parbleu, j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante ; eh ?
- SCAPIN.
Oui, oui, je vous en réponds.
- SILVESTRE, *lui prend rudement la main.*
Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.
- SCAPIN.
Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.
- SILVESTRE.
Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.
- SCAPIN.
Il se tiendra sur ses gardes assurément ; et il a des parents, des amis, et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.
- SILVESTRE.
C'est ce que je demande, morbleu ! C'est ce que je demande.
- Il met l'épée à la main et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui. 40
- Ah, tête ! Ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu, tue, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah coquins, ah Canaille, vous en voulez par là ; je vous en ferai tâter votre soûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. À cette botte. À cette autre. À celle-ci. À celle-là. Comment, vous reculez ? Pied ferme, morbleu, pied ferme.
- SCAPIN.
Eh, eh, eh, Monsieur, nous n'en sommes pas.

Séquence IV : Colette, *Sido* et *Les Vrilles de la vigne*.

Parcours : La Célébration du monde.

Texte 10 : Colette, *Sido*, 1930.

Il y avait dans ce temps-là de grands hivers, de brûlants étés. J'ai connu, depuis, des étés dont la couleur, si je ferme les yeux, est celle de la terre ocreuse, fendillée entre les tiges du blé et sous la géante ombelle du panais sauvage, celle de la mer grise ou bleue. Mais aucun été, sauf ceux de mon enfance, ne commémore le géranium écarlate et la hampe enflammée des digitales.

5 Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourré de nues ardoisées, qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés... Ce ciel pesait sur le toit chargé de neige des greniers à fourrages, le noyer nu, la girouette, et pliait les oreilles des chattes... La calme et verticale chute de neige devenait oblique, un faible ronflement de mer lointaine se levait sur ma tête encapuchonnée,
10 tandis que j'arpentais le jardin, happant la neige volante... Avertie par ses antennes, ma mère s'avancait sur la terrasse, goûtait le temps, me jetait un cri :

– La bourrasque d'Ouest ! Cours ! Ferme les lucarnes du grenier !... La porte de la remise aux voitures !... Et la fenêtre de la chambre du fond !

Mousse exalté du navire natal, je m'élançais, claquant des sabots, enthousiasmée si, du
15 fond de la mêlée blanche et bleu noir, sifflante, un vif éclair, un bref roulement de foudre, enfants d'Ouest et de Février, comblaient tous les deux un des abîmes du ciel... Je tâchais de trembler, de croire à la fin du monde.

Mais dans le pire du fracas ma mère, l'œil sur une grosse loupe cerclée de cuivre, s'émerveillait, comptant les cristaux ramifiés d'une poignée de neige qu'elle venait de cueillir aux
20 mains mêmes de l'Ouest rué sur notre jardin...

Sido, partie I, p.37-38

Texte 11 : Colette, *Sido*, 1930.

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or » ; elle regardait courir et décroître – sur la pente son œuvre – « chef-d'œuvre », disait-elle. J'étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord... Je l'étais à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des
5 cheveux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis.

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline,
10 une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe... Rien qu'à parler d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir,
15 et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire...

Sido, partie I, p.39-40

Texte 12 : Sylvain Tesson, *Sur les chemins noirs*, 2016.

Ma jouissance se nourrissait du retour de mes forces. Guérir tenait du processus végétal : la santé se distribuait dans l'organisme comme les fibres de la plante. Elle rampait, poussait. Mon soin était de la laisser se déployer en jouissant meza voce de l'effort modéré de la marche. La quotidienne remise en route offrait un plaisir de basse intensité, résumé à presque rien : détecter
5 des traces de vie dans la montagne, de jolies trouées dans une échancrure, la vue d'un mas ou d'un chevet roman. Un engoulement s'exfiltrait devant moi, c'était une vision pour l'éternité. Je jetais quelques lignes sur un carnet si le spectacle d'un chêne dans un champ blond m'inspirait un salut affectueux. Il me le rendait d'un battement de branche. La marche était une pêche à la ligne : les heures passaient et soudain une touche se faisait sentir, peut-être une prise ? Une pensée
10 avait mordu ! Le soir, je m'endormais et les images de la lanterne magique défilaient derrière mes paupières. Était-ce là une vie réduite ? Oui. Mais réduite à sa plus simple expression. La plus belle, peut-être. Le défi était de faire durer cette douce tension.

Entre moi et le monde il n'y avait que l'air tiède, quelques rafales, des herbes échevelées, l'ombre d'une bête. Et pas d'écran ! Aucune information, pas d'amertume, pas de colère. Ma
15 stratégie du retrait distillait sa jouvence dans mes fibres.

Aller par les chemins noirs, chercher des clairières derrière les ronces était le moyen d'échapper au dispositif. Un embrigadement pernicieux était à l'œuvre dans ma vie citadine : une surveillance moite, un enrégimentement accepté par paresse. Les nouvelles technologies envahissaient les champs de mon existence, bien que je m'en défendisse. Il ne fallait pas se
20 leurrer, elles n'étaient pas de simples innovations destinées à simplifier la vie. Elles en étaient le substitut. Elles n'offraient pas un aimable éventail d'innovations, elles modifiaient notre présence sur cette Terre. Il était « ingénu de penser qu'on pouvait les utiliser avec justesse », écrivait le philosophe italien Giorgio Agamben dans un petit manifeste de dégoût. Elles remodelaient la psyché humaine. Elles s'en prenaient aux comportements. Déjà, elles régentaient la langue,
25 injectaient leurs bêtabloquants dans la pensée. Ces machines avaient leur vie propre. Elles représentaient pour l'humanité une révolution aussi importante que la naissance de notre néocortex il y a quatre millions d'années. Amélioraient-elles l'espèce ? Nous rendaient-elles plus libres et plus aimables ? La vie avait-elle plus de grâce depuis qu'elle transitait sur les écrans ?

Sylvain Tesson, *Sur les Chemins noirs*, 2016.